

PREMIÈRE PARTIE
LA NUIT DES TORTUES

Prologue

C'est ma mère qui s'en était aperçue la première. Un matin, elle m'avait prise dans les bras et s'était approchée de la fenêtre de notre petit appartement sous les toits.

– Là.

Elle indiquait le trottoir d'en face.

– Qu'est-ce qu'il y a écrit ?

Personne ne lui a appris, disait-elle à la voisine, au buraliste, aux amies qui venaient prendre le thé. *Elle sait déjà lire, c'est un don.*

Elle ouvrait un magazine au hasard sur la table, m'encourageait d'un sourire, *allez, raconte-moi ce que ça dit*. Et moi, je me mettais à lire, le doigt appuyé sur la page pour suivre la ligne, d'abord lentement, puis j'y prenais goût et filais toutes voiles dehors, n'achoppant que sur les mots les plus difficiles.

Je lisais à voix haute ce qui me tombait sous les yeux, les marques des vêtements, des appareils électroménagers, les titres sur les dos des livres.

– Sur l'affiche, avait demandé ma mère. Qu'est-ce qu'il y a écrit ?

C'était la période des élections, la ville était recouverte d'affiches électorales.

– Je sais pas.

– Comment ça tu ne sais pas ?

Elle avait déplacé mon poids d'un bras à l'autre, en se penchant par la fenêtre.

– Celle à côté de la mercerie. Moins d'imp... moins d'impôts...
Lis.

– Je sais pas. Je la vois pas, l'affiche.

On me conduisit à l'hôpital San Carlo di Nancy, où se trouvait un centre renommé d'ophtalmologie pédiatrique.

À l'issue de l'examen, le docteur informa mes parents que j'étais atteinte d'une myopie précoce et que j'allais devoir porter des lunettes, peut-être dès l'année suivante, pour mon entrée au CP.

– Exactement comme ton grand-père, avait dit ma mère à notre sortie de l'hôpital, en me serrant fort la main.

Mon grand-père est devenu aveugle après cinquante années de forte myopie – l'expression consacrée quand elle dépasse les six dioptries.

1

(- 4 dioptries)

Sans détacher ses yeux du pare-brise, mon père dit :

- Écoute-moi bien.

Il s'éclaircit la voix et chercha un mouchoir dans la poche de son jean, tenant fermement de l'autre main le volant de sa vieille Citroën verte. Le matin, il avait toujours mal à la gorge, les yeux brillants, puis vers l'heure du déjeuner, ça lui passait. Ma mère racontait qu'il était comme ça depuis tout jeune.

- Au début, il vaut mieux que tu partes lentement, enfin que tu t'en tiennes à une allure modérée.

Il se moucha et baissa sa vitre.

- Ne t'occupe pas des autres, laisse-les te doubler.

De la rue arriva une bouffée d'air qui me serra l'estomac. Au petit déjeuner, j'avais mangé la moitié d'un biscuit et bu une tasse de thé, contrainte par ma mère. *Où est-ce que tu vas trouver de l'énergie, sinon ?* Le liquide s'agitait entre les parois de mon ventre à chaque fois que la voiture s'arrêtait et à chaque fois qu'elle redémarrait, en avant et en arrière. Je fermai les yeux et écrasai ma tête contre la vitre.

- Arrête de gigoter comme ça si tu veux qu'il reste en place, protesta Morena en m'enfonçant de nouveau l'écouteur dans l'oreille droite.

J'aurais préféré m'asseoir à l'arrière à côté d'elle pour que nous puissions profiter ensemble du Discman, mais quand j'avais ouvert la portière, mon père avait dit *Et je suis quoi, moi? Le chauffeur de taxi?* Elle se tenait donc collée au dossier de mon siège, tandis que nous écoutions le disque des Blue qui lui plaisait tant, et qui me plaisait un peu à moi aussi.

– Tu dois économiser ton souffle, continua mon père. Puis, quand tu vois que les autres n'y arrivent plus, tu accélères.

– À quel tour? je demandai.

– Comment ça, à quel tour?

– Quand est-ce que je dois accélérer?

– Bah, disons... au troisième. Au troisième, tu accélères, et tu fonces jusqu'à la fin.

Mon père en connaissait un rayon sur la course grâce à mon oncle Paolo. Dans sa jeunesse, Paolo avait été champion d'athlétisme de tout le Latium. Puis il en avait eu marre et il était entré dans la police, mais avant cela mon père avait eu le temps d'assister à beaucoup de compétitions et de capter les informations utiles.

Ce matin-là, nous étions en route pour un mini-marathon, à Formello. Je savais que l'équipe de foot de la Lazio s'entraînait là-bas. Pour nous, qui vivions loin du centre, ce n'était qu'à une demi-heure de voiture.

Quelques jours plus tôt, pour l'occasion, nous étions allés dans un magasin de sport sur deux étages. J'avais choisi une paire de baskets neuves, blanches et jaunes, parce que les vieilles étaient trouées à la pointe. Je les avais glissées dans le sac qui se trouvait sous mes pieds, avec mon pantalon de survêtement et un sweat léger.

Une autre règle héritée de mon oncle Paolo décrivait qu'il fallait se changer peu de temps avant d'entrer sur le terrain, jamais chez soi.

– Du coin de l'œil, poursuivit mon père, regarde toujours

tes adversaires. Tu dois les avoir dans le viseur, mais sans te tourner. Garde la tête droite et ne bouge que les yeux.

Après un virage et une route défoncée qui longeait des terrains de golf, nous nous arrê tâmes sur un parking poussiéreux. Il y avait là d'autres voitures et un groupe de jeunes à casquettes, parmi lesquels Marzia et Ludovica. Cette fois encore, nous étions les seules à avoir été sélectionnées par notre entraîneur.

J'ôtai mon écouteur, qui se mit à pendre dans le vide, et sortis de la voiture.

Ludovica me salua d'un geste de la main.

– Je suis trop stressée, pas vous ?

– Calme-toi, Ludo, répondit Marzia en s'attachant les cheveux en une queue de cheval haute.

– Moi aussi, je suis stressée.

Je sentais les vagues dans mon estomac refluer.

– Moi, j'ai envie de vomir, dit Ludovica.

Elle se rongea tant les ongles qu'il n'en restait presque plus rien. Ensuite, elle attaqua la peau autour.

– Ah, te voilà enfin ! Mais t'es pas encore prête ?

Marco me ficha une casquette jaune sur la tête avec l'inscription : « Mini-Marathon de Formello, 2006. »

– Va enfiler ton survêtement, dépêche-toi.

– J'ai oublié mes affaires dans la voiture.

Je m'apprêtai à faire demi-tour quand j'aperçus mon père qui marchait vers nous, banane autour de la taille, me tendant mon sac de sport avec un sourire gêné. Il n'avait jamais rencontré Marco, ni Marzia ou Ludovica. Lorsqu'il m'accompagnait au stade des Marbres, il restait lire dans la voiture ; une fois l'entraînement fini, je le retrouvais toujours dans la même position, le journal déplié sur le volant et le front plissé.

– Comment tu comptais faire, sans ça, dit-il, avant d'ajuster la lanière du sac sur mon épaule.

– Vous êtes le papa? Enchanté.

Marco lui serra la main et ils commencèrent à parler de la chaleur, et de l'état de la piste de Formello, une vraie honte.

– Ceux-là, il n'y a que la Lazio qui les intéresse, c'est tout, il n'y en a que pour le foot.

La main de Marco était bronzée, comme le reste de son corps, parce qu'il habitait Ostie et qu'il était tout le temps fourré à la plage.

– Tiens, il y a aussi Laura De Sanctis, fit remarquer Ludovica en jetant un coup d'œil derrière elle.

– Où ça?

Marzia se tourna vers les autres filles, qui parlaient entre elles et buvaient du Gatorade.

– À votre avis, on est combien en tout?

– Hum, fis-je, de filles qui courent avec nous? Je dirais six.

– De toute façon on sait que tu vas gagner, dit Marzia en me pinçant le bras.

– Livia!

J'entendis des pas derrière moi et me retournai. Morena accourait vers nous, le Discman toujours à la main et les écouteurs qui battaient sur ses jambes. Elle boitait un peu parce que sa mère l'avait forcée à mettre des sandales blanches avec des lacets difficiles à nouer qui lui faisaient mal aux pieds. Elle portait une robe en tulle vert acide. L'étoffe froissée se tendait sur sa poitrine bourgeonnante. Quand elle nous rejoignit, je vis qu'elle avait de la transpiration juste au-dessus de la lèvre.

– Salut, dit-elle à Marzia et Ludovica avec un sourire. Je voulais te souhaiter bonne chance, ajouta-t-elle pour moi, en s'approchant pour m'embrasser sur la joue. N'oublie pas de mettre le cordon, me susurra-t-elle à l'oreille.

Un message de la part de ma mère, pensai-je. Elles avaient dû se parler dans mon dos. Je reculai en faisant semblant de ne pas avoir entendu.

Des taches d'herbe jaune parsemaient le terrain aride. Les tribunes n'étaient pas d'un marbre blanc et poreux comme celles du Stade, mais constituées d'un ensemble de sièges délavés par le soleil sur lesquels le public avait commencé à prendre place.

Le vestiaire des femmes, un préfabriqué blanc au toit bas, empestait le déodorant et quelque chose d'autre, impossible de savoir quoi, peut-être le fer ou le sang.

Quand nous entrâmes, une fille plus grande se tourna pour nous regarder, puis elle continua à nouer ses tresses devant le miroir. Je posai mon sac sur un banc en bois, ôtai mes sandales et les rangeai dans un sachet que j'avais rapporté de chez moi. Je demandai à Marzia combien de temps on avait devant nous.

– Cinq minutes, répondit-elle en jetant un œil à sa montre Flik Flak.

Après m'être changée, j'étendis les jambes et regardai ce que donnaient les nouvelles baskets. Puis j'ouvris la poche extérieure de mon sac et attrapai le cordon. Assez fin, ma mère l'avait récupéré à la taille d'un vieux pantalon qu'elle ne mettait qu'à la maison.

Elle avait mesuré ma nuque pour en déterminer la longueur, puis elle avait fait une boucle à chaque extrémité. *Voilà, c'est parfait comme ça*, avait-elle dit en enfilant une boucle à chaque branche. Au fil des mois, ma myopie s'aggravant, les verres s'étaient épaissis, culs de bouteille encastrés dans une monture qui n'arrivait pas à les contenir. Il n'y avait rien de gracieux dans mon visage, quand je portais mes lunettes.

Je veux pas de ce truc, avais-je dit à ma mère alors qu'elle me faisait essayer le cordon. *Mais c'est juste pour quand tu cours*, avait-elle répondu. *Non, je le mettrai jamais*. J'étais partie en le laissant sur la table de la cuisine. Personne n'en avait plus parlé, jusqu'à ce qu'il réapparaisse sur le meuble de l'entrée, dans le vide-poche où l'on posait les clés de la maison. Avec ce

morceau de corde, ma mère semblait chercher à raccommoder un vêtement en lambeaux. Vouloir combler une brèche à mains nues. Longtemps, je l'ai trouvée naïve, stupide.

– Elle n'est pas spécialement rapide, hein. C'est juste qu'elle a des jambes de deux mètres de long.

Marzia était sortie des toilettes et parlait à Ludovica.

– Il paraît qu'elle s'entraîne tous les jours, dit Ludovica. Tous les après-midi, genre. T'en veux ?

Elle fit gicler une noisette de crème solaire sur ma paume, en pressant le flacon. J'étais la crème dense et parfumée sur mon front et mes joues, et un peu sur mes bras.

– En tout cas je la déteste, je te jure, continua Marzia, qui se tira la frange en arrière à l'aide d'une barrette noire.

Ludovica soupira.

– T'es obsédée par cette Laura De Sanctis, c'est pas possible.

– Mais c'est elle qui nous regarde mal, pas vrai, Livia ?

Marzia me lança un coup d'œil dans le miroir, en quête d'approbation.

– Si... si. Parfois, j'ai l'impression qu'elle nous regarde mal, lâchai-je.

Je remis le cordon dans le sac et refermai la poche. La fille aux tresses était partie, il ne restait que nous trois dans le vestiaire.

– Allons-y, on va être en retard, fit Ludovica.

Je les suivis hors du vestiaire, la chaleur moite nous enveloppait en alourdissant chacun de nos pas. On aurait cru marcher dans la brume.

Nous rejoignîmes Marco sur la zone d'herbe verte au centre du terrain. Il nous distribua à chacune un maillot du même jaune que la casquette et écarta les bras.

– Allez, tout le monde autour de moi.

Nous répétâmes ses gestes, nous les connaissions par cœur, désormais. D'abord le bras droit au-dessus de la tête, le coude sorti, pousser le coude avec la main gauche. Puis répéter l'opération avec l'autre bras.

S'asseoir par terre et se pencher en avant, jusqu'à ce que la poitrine touche la cuisse. Enrouler sa main autour de son pied, aller le plus loin possible. Sentir les tendons travailler. Recommencer avec l'autre jambe.

Marco fit signe de se lever.

– Course sur place.

Ludovica avait les joues rouges et gardait la bouche fermée, expirant par le nez, sur lequel était restée une zébrure blanche de crème solaire.

Le pendentif de Marzia en forme de dauphin montait et descendait, de plus en plus vite, lui touchant d'abord une épaule,

puis l'autre. Autour de nous, les autres filles faisaient des tours de chauffe, certaines riaient fort.

Quelque part, dans les tribunes, Morena et mon père étaient assis côte à côte. Arrivaient-ils à me distinguer, à m'identifier parmi tous ces maillots jaunes? Peut-être Morena avait-elle emporté les jumelles avec lesquelles elle observait les oiseaux sur les branches, dans le petit jardin de notre résidence. Si c'était le cas, alors elle pouvait me voir, et elle pouvait également voir que mes lunettes avaient glissé sur la pointe de mon nez moite de sueur. Morena était la seule à être au courant, pour le cordon, je ne l'utilisais qu'avec elle, quand il nous arrivait de jouer ensemble, avec elle je n'avais pas honte. Aux entraînements, par contre, jamais. En général, si je sentais mes lunettes sur le point de tomber, je ralentissais.

Le bruissement des gradins s'intensifia. Je plissai les yeux à la recherche d'une robe vert acide. Je voulais savoir tout de suite où regarder, une fois la compétition finie.

– La voilà, visez un peu, dit Marzia.

C'est vrai que Laura De Sanctis avait de longues jambes, musclées, qui jaillissaient de son short comme deux choses vivantes. Elle faisait des tours de piste. Quand elle nous frôla, l'air se déplaça.

Marco, qui nous avait vues, s'approcha de Marzia et tira doucement sur sa queue de cheval.

– Marzia, arrête de regarder tout le temps les autres, occupe-toi de toi.

– OK, répondit-elle, et elle donna un coup de pied à une motte de terre.

– Les filles, écoutez-moi. Restez concentrées. Regardez Livia, comme elle est zen, continua Marco. Hein, Livia? C'est bien, ma grande, il faut rester lucide.

– Oui, coach, répondit Ludovica, en finissant de se ronger l'ongle du pouce.

Marco s'éloigna vers un monsieur assis sur un tabouret, occupé à écrire quelque chose sur un bloc-notes. Nous le suivîmes.

– «Oui, coach», répéta Marzia à voix basse, en tordant les lèvres. Tu peux pas dire entraîneur, comme tout le monde ?

Ludovica leva un instant les yeux de ses mains qu'elle continuait à triturer, mais ne dit rien. Elle alla s'asseoir sur un muret sous les gradins, à l'ombre. Je la rejoignis. Je croisai les jambes et essayai de rester droite. Ma mère me sermonnait toujours quand je lisais le visage collé sur ma page. *Ne te vouûte pas comme ça*, me disait-elle, *redresse les épaules*.

Les filles qui faisaient la course d'obstacles s'étaient élancées, j'entendais les cris d'encouragement des parents et une dame aux cheveux très courts qui hurlait, depuis le bord du terrain :

– Allez, Silvia ! Des petites foulées, des petites foulées !

Mes chaussures me serraient un peu. Je les délaçai pour faire un nœud plus lâche. Puis je demandai à Ludovica si elle avait de l'eau. Elle me répondit que non. Je sentis alors une main sur mon épaule.

– Tiens, si t'as soif.

Laura De Sanctis me tendait sa gourde. Cela faisait trois ans au moins qu'on se voyait aux compétitions, mais c'était la première fois qu'elle m'adressait la parole.

– Merci.

Elle me sourit tandis que je buvais, puis elle saisit la gourde à son tour, émit un petit bruit de satisfaction, s'essuya la bouche du revers de la main et lança :

– Donc on court ensemble aujourd'hui.

– Oui. On passe après celles-ci, non ? lui demandai-je, même si je connaissais déjà la réponse.

– Oui, après.

Laura De Sanctis avait des cils longs comme ceux d'un cheval, des yeux pénétrants et intelligents qui s'attardèrent une seconde supplémentaire sur mon visage. Puis elle dit :

- Je vais retrouver mon entraîneur, on se voit tout à l'heure.
- Mais elle voulait quoi ? demanda Ludovica.

Je haussai les épaules.

- Rien, elle m'a donné de l'eau.
- Tu sais que Marzia va te prendre la tête, si elle l'apprend.
- Il faut que j'aille aux toilettes.

Elle me jeta un coup d'œil incrédule.

- Comment ça, aux toilettes ? Tu vois pas que ça va être notre tour ?

Elle fit un signe vers les filles qui venaient de finir leur course d'obstacles. Celle qui s'appelait Silvia avait gagné et la femme aux cheveux courts la prenait dans ses bras, ravie.

- J'en ai pour une seconde.

Ludovica se sécha les mains sur son tee-shirt.

- Tu pouvais pas y aller plus tôt ?

- Tout le monde ici ! hurla Marco depuis la piste en frappant dans ses mains.

Son appel sembla me parvenir d'un endroit très lointain.

- Dis-lui que j'arrive.

Je marchai d'un bon pas. Dépassai Marco qui dispensait ses derniers conseils avant le départ.

- Et Livia, où elle va ? l'entendis-je s'étonner.

Je n'eus pas le temps de saisir la réponse, j'étais déjà loin, en route vers les vestiaires. J'ouvris la porte et me précipitai vers mon sac de sport, le cœur battant furieusement dans ma poitrine, dans mes oreilles. Regarde droit devant toi, me dis-je pour me calmer, la voix de mon père dans ma tête. Laisse-les prendre de l'avance. Du coin de l'œil, contrôle la position de tes adversaires. Puis, au troisième tour, accélère.

Je sortis le cordon de la poche du sac, fonçai dehors. Je parvins à l'enfiler tandis que je rejoignais Marco et les filles. D'abord une branche, puis l'autre, et voilà : les lunettes étaient en place, solidement vissées sur mon nez.

- Excusez-moi, dis-je en arrivant à bout de souffle.
- Les toilettes, on y va avant d'entrer sur la piste, cria Marco. Marzia ne me lâchait pas des yeux.
- C'est quoi, ce truc ? demanda Ludovica.
- Rien, répondis-je en me touchant la nuque.
- Livia, ça, c'est ton couloir.

Marco indiqua le numéro trois, puis il ajouta :

- Bonne chance.

À ma droite, Ludovica ; à ma gauche, Laura De Sanctis, qui me sourit et se baissa pour se mettre en position.

Au numéro un et au numéro six, à l'extrémité de la piste, deux filles que je ne connaissais pas.

- À vos marques, dit le starter.

Jambe gauche devant, jambe droite derrière. Les doigts immobiles sur la piste orange.

- Prêts.

Personne ne soufflait mot, je vis une fourmi avancer lentement entre mes doigts.

Puis le coup de feu, et mes jambes qui se mirent en action avant que j'aie le temps d'y penser.

Le bruit de mes pas sur le terrain était plus fort que les hurlements dans les gradins. Je portai l'index à mon nez pour remonter mes lunettes, par réflexe, mais c'était inutile. Elles étaient à leur place, immobiles, ne tressautaient pas à chaque foulée.

Mais quelque chose clochait. Dans mes oreilles, seuls me parvenaient ma respiration, mon essoufflement, je n'entendais pas les autres courir.

Quelqu'un hurla *allez, Laura, allez!* Laura était derrière moi, tout comme Marzia, Ludovica et les deux autres filles.

Je m'y prenais mal. Il fallait économiser mon énergie, ralentir, ne pas tout donner dès le début.

Ralentis, me dis-je, ralentis ou ça va mal finir.